

Tu ne l'envies point, mais tu le convoites; tu te dis : Quand j'en serai là! et, en attendant, tu te caches avec douleur dans l'ombre épaisse, parce qu'un regard de jeune fille s'est fixé sur tes vêtements délabrés et sur ta pâle figure. Ce regard, tu aurais tant aimé à le retenir, comme un hôte bienveillant, comme l'ami qui charme et qui console! Ton cœur te crie qu'il pourrait, messenger de félicités infinies, allumer le flambeau céleste de pures, d'ineffables espérances au sein d'un autre que toi. Mais toi, il t'a fallu en redouter la rencontre; ton amour-propre le commande. Tu rougis de toi, tu fuis fièrement, tu marches avec courage à l'avenir que tu comptes te créer.... C'est à l'hôpital de Gilbert, peut-être! Sois au moins un homme de talent comme lui. Tu laisseras quelque chose à tes contemporains, de qui tu n'aurais rien voulu recevoir. Tu n'as point voulu leur montrer ton indigence. Tu la montreras à la postérité.

L'âge mûr a une prétention étrange. Il se croit le monopole des tourments de l'ambition. Non, non! on les a tous sur les bancs des écoles; on les a avec des nuances insaisissables pour l'œil de l'observateur. Hé! quel est celui des tourments de la vie qu'on n'y trouve pas? La vie s'escompte, avec toutes ses misères, dans les rêves de l'étudiant, qui, en bâtissant, détruisant,

refaisant sans cesse l'avenir, en fait du présent pour lui. L'homme ne souffre que des maux réels. L'adolescent a de plus ceux qu'il devine, ceux qu'il prévoit, ceux qu'il invente. Hélas! il a de plus encore ceux qui comptent parmi les privilèges de son âge. Privilèges cruels! Privilèges dévorants! Pour lui est fait cet orage du Dante, dans lequel vivent ceux qui ont aimé; car pour lui la vie est tout amour. Et tandis qu'il n'en sait les délices que par cette poésie d'un cœur de vingt ans, qui suppose l'univers peuplé des enivremments dont il est altéré, il en connaît, il en épuise toutes les tortures. La jalousie, les trahisons, les mécomptes, les repoussements dédaigneux qui révoltent, les repoussements compatissants qui déchirent, les repoussements silencieux qui écrasent, ce sont là autant de régions douloureuses qu'il a toutes parcourues, non pas avec le rameau d'or à la main, mais avec la foudre au cœur, avec le poison à la bouche, avec le délire dans l'esprit, avec le désespoir dans l'âme; il y a là tout un enfer. Et cet enfer nous environne. Ces Sisyphe, ces Tantale, ces Ixion viennent de vingt ans ici rouler leurs misères, éperdus et seuls, dans les parties écartées du parc sous ce bois jeune et sombre comme eux.

Hic quos durus amor crudeli tabe peredit,



Secreti celant calles, et myrtea circum  
Sylva tegit; curæ non ipsa in morte relinquunt....

Pauvres jeunes gens dont j'ai troublé la promenade solitaire, ne vous détournez pas à ma vue! Si je devine le tourment qui vous désole, si je comprends pourquoi votre main soutient avec effort votre tête fatiguée, pourquoi sur votre joue flétrie roulent les larmes que vous tentez de dérober au passant, moi, je ne rirai pas de vous. Et si j'entends, si je reconnais le nom qui s'exhale de votre poitrine haletante, je serai discret comme ces dieux et ces héros de marbre qui vous écoutent. Je ne suis pas insensible comme eux. Je sais que vous plongez sur un gouffre dévorant. Je sais aussi que sans doute celle qui vous désole a le sourire à la bouche; elle est légère de soucis. Que dis-je? peut-être à cette heure encourage-t-elle quelque amour sans prestige et sans foi, en riant, avec le froid rival qu'elle vous préfère, du roman douloureux de votre candeur juvénile et de votre poétique dévouement! Elle pouvait vous tendre la main, vous donner des forces, vous rappeler à vous-même, vous parler d'avenir et d'honneur, vous dicter vos devoirs en vous opposant les siens, faire, de cet amour, qui vous perd, le génie heureux de votre jeunesse, se rendre votre ange protecteur et

celui de votre vieille mère. Au lieu de cela, qu'est pour elle une vie d'homme et une âme de vingt ans? Elle brise en passant toute une destinée qui pouvait être belle et grande, comme on écrase un vermisseau sans l'apercevoir ou sans le plaindre. Ah! je la maudis!.. Vous, ne m'imitiez pas. Ce vous serait une douleur de plus.

Mais que fais-je? toujours de la douleur! Ne sont-ce pas ici les enfers des anciens? Les Champs-Élysées ne s'y rencontrent-ils pas auprès du Tartare? Ah, sans doute, les voilà!

Devenere locos lætos, et amœna vireta  
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.

Ah, sans doute, la jeunesse est une fée toute-puissante. Sa baguette recule les bornes de la félicité comme celles de la douleur. Ah, sans doute, c'est une muse inépuisable. Elle est tour à tour Milton et le Tasse: elle crée des Armide comme elle fait des Satan. Elle est le Camoëns: elle découvre des mondes. Elle est le Dante: elle ouvre le paradis aussi bien que l'enfer. L'illusion est la Béatrix de ce poème de la vie; l'illusion, qu'alors on appelle l'espérance. C'est plus tard qu'on apprend à la connaître. Mais alors, on va où son vol dirige, sans s'inquiéter de se briser avec elle au premier choc, de se perdre avec



elle dans le premier nuage. Qu'importe! elle promet à l'amour le bonheur, au travail la gloire: ce sont ses deux marottes brillantes. Elle les agite dans ses mains; elle les fait reluire à tous les feux du jour; elle tire de leurs grelots d'or mille harmonies qui font vibrer l'âme jusque dans ses plus profonds replis. On la suit, on se précipite. Allez, jeunes gens! il y a plaisir à voir sur vos fronts, à écouter dans vos discours vos pures joies. Entendons-les, artistes, jurisconsultes, gens de guerre, gens de lettres qui ont encore la robe prétexte. Ce sont des Pétrarque pour qui Laure sera tendre et immortelle. Ce sont des Michel-Ange, qui ont aussi des coupoles à suspendre dans les cieux. Ce sont des Bonaparte qui conquerront la terre pour la rendre fortunée. Ce sont des Lycurgue qui préparent le bienfait de la république à l'univers. Ce sont des Cincinnatus qui revendiquent l'égalité du genre humain, en se voyant pères conscrits de Rome ou archontes d'Athènes. La Révolution, l'Empire, la Restauration ont été pétris et repétris là de mille manières. Cette Iliade, cette Odysée de toutes les générations successives de la jeunesse française ne sera jamais achevée; elle renaît sans cesse d'elle-même. Voilà le livre où je voudrais lire! voilà les poèmes dont tous les

échos de ce lieu retentissent sans fin, comme du chant des oiseaux que chaque printemps transmet au printemps à venir, double hymne interrompu par l'été qui dévore, par l'hiver qui tue, pour recommencer toujours; deux grandes lyres ici rapprochées, celle de l'humanité et celle de la nature, toujours brisées et immortelles, qui ont commencé à résonner aux premiers jours de l'univers, pour ne se taire que devant le clairon qui arrêtera les mondes dans leur cours, et les mandera, comme des justiciables soumis, aux pieds du souverain tribunal!

Cependant, de tous ces rêves fortunés que demeure-t-il bientôt? Pourquoi à tous ces Raphaël manquerait-il une main obéissante, à tous ces Napoléon des armées, à tous ces Romains un Capitole? peut-être, parce que leurs forces se seront perdues dans le découragement qui suit les premiers efforts trompés, parce que leurs imaginations se seront usées dans la poursuite de folles chimères, parce que le désordre aura envahi ces âmes ardentes et détruit l'avenir en corrompant le présent. Le bonheur leur sera-t-il plus fidèle que le génie? non! Les rêves passeront, et la douleur restera. Il y aura double avortement. Les joies du cœur seront brisées pour la plupart de cent manières comme celles



de l'orgueil. Telle est la vie. Dieu l'a voulu.

Jeunes gens, regardez ce corps-de-garde et ce palais! Ici, les vétérans; là, les pairs du royaume: la vie à son extrémité, dans ses deux vicissitudes, l'obscurité et la puissance. Demandez des deux côtés ce qu'elle a donné de biens réels, ce qu'elle a tenu des promesses magiques de la jeunesse, ce qu'elle a offert de honneur enfin, ce qu'y ont été ces deux grands ressorts, l'amour et l'ambition. Le vétéran et le pair du royaume pourront vous faire la même réponse; leur carrière a été marquée des mêmes jalons; s'il y a une différence, c'est peut-être que sous l'habit le plus grossier, on a moins senti les peines, en jouissant davantage des plaisirs. Du reste, sur le lit de camp comme dans la demeure des grands et des heureux du monde, on rêve de femmes et d'honneurs. Il y a dans le corps-de-garde des Gessner aussi bien que des César. J'ai vu dans mon régiment un soldat, qui aimait, mourir de douleur; et ne sait-on pas que le galon de laine suscite autant de passions que les broderies d'or et le tabouret, quand le tabouret était debout? Ce qu'on veut, c'est s'élever au-dessus de ses pareils, c'est dominer à son horizon.—Et après?—Interrogez encore une fois ces Cynéas blanchis. Après! le corps-de-garde ou le Luxembourg.—Et puis

au-delà?—La croix de bois ou la croix de marbre, voilà tout. Cette croix pesera sur soixante, sur quatre-vingts ans de calculs trompés, d'espérances trahies, de prestiges dissipés. Cette croix couvrira une soif de soixante ans, qui ne fut pas étanchée, . . . qui ne pouvait pas l'être; car elle était immortelle. Les Pyrrhoniens disaient que ce monde n'existe pas: ils avaient raison. Ce monde n'est pas; il n'est qu'un mensonge, qu'une illusion, qu'une ombre; ailleurs sont les réalités. La vie n'en contient pas; elle n'est quelque chose pour l'homme que par ce qui est en dehors de l'homme. Ce qu'il y a de plus solide dans ses affections, c'est le sentiment paternel; dans la fortune, c'est la bienfaisance; dans l'ambition, c'est la gloire; tout ce qui est en dehors de nous, tout ce qui n'est pas nous.

Les biens les plus chers peuvent être brisés par la foudre. L'unique lot qui soit durable, c'est la gloire. Hé bien, prenons la gloire, cet apanage de l'élite des humains, cette manière sublime de faire vivre dans l'avenir les esprits et les âmes sublimes; faudra-t-il lui demander le bonheur? Allez à une petite et simple maison qui se découvre du fond de cette longue avenue, entre deux hospices; c'est le palais de Lemnos. Il y a été trempé bien des foudres. Frappez à la



la porte, demandez si le bonheur habite là? Oui, le génie et ses tourments; oui, la politique et ses vicissitudes; oui, les honneurs et leur fragilité; oui, la renommée et son bruit tyrannique. Mais le bonheur, nulle part; mais la gloire même? on l'ignore; nul homme ne l'a su de son vivant. C'est une maîtresse que l'on poursuit toute la vie et qui ne se rend que sur le tombeau. Comme toutes les maîtresses, quand on les poursuit, on souffre; comme beaucoup, quand on les dompte, on n'y tient plus.

Et cependant voilà le bien le plus élevé de ce monde! Ce qu'il y a de plus réel dans la vie de l'homme, c'est la statue de quelques privilégiés du sort qui se dressera sur une place publique et traversera les siècles. Tout le reste est illusion, misère, néant.

Encore y a-t-il une condition: c'est que la statue soit élevée par la reconnaissance des hommes; c'est que le nom qu'elle consacre soit plus grand qu'elle, et qu'il puisse lui survivre. C'est que ce soit vraiment la gloire, qu'elle se lie au souvenir de services rendus, de biens opérés, de devoirs remplis. Autrement, on aura eu beau laisser un long retentissement après soi. Tout ce bruit retombe sur votre mémoire et l'écrase. Voyez ce qui reste à Napoléon de ses empires détruits,

de ses dynasties créées, de cet égoïsme désastreux qui s'incorpora l'univers. Les dynasties ont disparu; les empires se sont relevés. La France s'est affaissée sous le poids de ses égoïstes victoires. A quoi ont servi ces torrents d'hommes poussés des colonnes d'Hercule aux pieds du Kremlin, pour balayer la place où il dresserait sa tente, quand le rocher de Sainte-Hélène suffisait à le contenir? Ces caravanes d'armées ont été balayées à leur tour par un souffle de la fortune. Mais ce qui reste de lui, ce qui le fait grand autant qu'immortel, ce sont les Alpes vaincues, les routes ouvertes, les codes promulgués, la monarchie reconstruite, les autels rétablis. C'est par là qu'il mérite que la France reconnaissante procède à la restauration de sa statue, et lui restitue le piédestal de ses cent victoires.

Qu'est-ce donc à dire? C'est que la jeunesse est abusée dès ses premiers pas dans l'existence; et abusée par qui? sinon par ceux qui devraient la guider. Elle court après de trompeuses images. Elle voit Ithaque où Ithaque n'est point. Elle cherche le bonheur où Dieu ne l'a pas mis. Il est peu sur la terre. Il n'est pas dans l'esprit et ses triomphes; il n'est pas dans les passions et leurs tempêtes. Il est dans la conscience. Il y est tel qu'un germe déposé à notre naissance, que



le vice risque d'étouffer, ou bien qui, grandissant par nos soins religieux, portera ses fruits un jour, mais sous un autre soleil, dans un autre univers, pendant une autre vie. Cette vie promise est en réalité l'unique affaire de celle-ci. A notre insu, tout en nous s'y rapporte. Êtres périssables, il nous faut de la durée. Êtres grossiers, il nous faut une attente divine. Nous sommes sur la terre comme le navire qui a rompu ses câbles et cherche le rivage avec effort pour y jeter ses ancres. Nos enfants nous sont chers, parce qu'ils sont une métempsychose vivante dans laquelle nous nous sentons renaître, et qui réalise pour nous la perpétuité, dès ce monde. La gloire nous est chère au même titre; elle nous fait embrasser tous les lieux et vivre dans tous les siècles. La patrie nous est chère, parce que, séparés d'une patrie plus haute, il nous faut attacher quelque part nos racines; la femme aimée nous est chère, parce qu'elle multiplie, qu'elle agrandit sans fin notre existence, et que dans ses perfections, nous trouvons à la fois un emblème et un modèle, dans ses dons un appui et une promesse. En présence de la Béatrix mystérieuse du Dante, les commentateurs cherchent en vain s'il faut voir en elle une maîtresse adorée, ou bien, la foi, ou bien la vertu, ou bien la

patrie. Elle est tout cela ensemble. Elle est l'étoile qui marque la route et qui mène au port. Jeunes gens, Dieu vous envoie une Béatrix ainsi inspirée; cherchez cette étoile des Mages, qui dans les rayons de sa lumière vous donnera l'unique bien de ce monde auquel puissent aspirer tous les hommes; c'est le phare brillant qui dirige notre esquif ballotté par les orages, et nous donne la force d'aller jusqu'au bout, en nous montrant plus loin un terme, un but et une récompense.

Voilà ce qui devrait être dit partout et toujours à la jeunesse. Pourquoi, des lieux où elle agite ses rêves insensés de joie ou de douleur, ne s'élève-t-il pas des voix qui l'instruisent de ces grandes vérités, reléguées dans les dogmes religieux, comme dans des vases antiques où nous les oublions? C'est ainsi que je comprendrais la mission de diriger à la fois et d'enseigner les hommes, d'écarter d'eux les chimères, de leur présenter des espérances qui ne trompent point, de leur demander des efforts qui puissent être couronnés, de leur apprendre que dans les devoirs accomplis résident l'unique bonheur comme l'unique supériorité dignes d'envie. — Cette mission, oserai-je le dire, un seul livre, à mon avis, l'a entendue et remplie. C'est un



402 LE JARDIN DU LUXEMBOURG.

roman; une jeune femme l'a tracé; il est intitulé  
*Thomas Morus.*

N. A. DE SALVANDY.



#### NOTE DE L'ÉDITEUR.

Dans un chapitre intitulé *Une descente de Courtille en 1833*, que contient la précédente livraison de cet ouvrage, lord Seymour s'étant cru personnellement désigné par les initiales lord S\*\*\*, a repoussé, dans une lettre adressée à l'éditeur des *Cent-et-Un*, toute allégation tendant à lui attribuer une part quelconque dans les faits dont ce chapitre fait mention.

L'auteur d'une *Descente de Courtille*, M. Luchet, à qui M. Ladvocat a soumis la réclamation de lord Seymour, trompé par quelques bruits généralement répandus, avait en effet cru le reconnaître. Convaincu de son erreur, trop tard, puisque le XI<sup>e</sup> volume des *Cent-et-Un* était déjà publié, M. Luchet s'empresse du moins de la rectifier publiquement aujourd'hui.